

LA COMPAGNIE

TOME 1

LES ARCHITECTES
DU SILENCE

Patrice HUETZ



La Compagnie — Les Architectes du Silence

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Les Ruines

Berlin, 12 mars 1947

La neige tombait sur les décombres de la Wilhelmstrasse comme un linceul tardif. Heinrich Voss marchait entre les montagnes de gravats, son manteau élimé battant contre ses jambes maigres. Deux ans après la capitulation, Berlin ressemblait encore à un cadavre dont personne n'avait voulu s'occuper.

Il s'arrêta devant ce qui avait été l'entrée d'un immeuble ministériel. Les colonnes néoclassiques gisaient en morceaux, pareilles à des ossements de titans. Quelque part sous ces tonnes de pierre et de béton se trouvait son ancien bureau — celui où il avait passé des nuits entières à déchiffrer les messages de la Résistance française, à jouer ce double jeu qui lui avait permis de survivre.

« Vous êtes en retard, Herr Voss. »

La voix venait de l'ombre d'un porche miraculeusement intact. Voss ne sursauta pas. Il avait reconnu l'accent avant même de distinguer la silhouette.

« Le tramway ne passe plus par ici, Sir Ashworth. Pas depuis que vous avez bombardé la ligne. »

Reginald Ashworth émergea de sa cachette. Grand, sec, le visage taillé à la serpe d'un aristocrate britannique, il portait un costume trois-pièces sous son pardessus — parfaitement incongru dans ce paysage de désolation.

« Les Américains ont bombardé la ligne, corrigea-t-il avec un demi-sourire. Nous, nous avons ciblé les usines. »

Voss haussa les épaules. La distinction importait peu aux morts.

« Où est Crane ? »

« Il nous attend en bas. Il a trouvé une entrée par les caves. »

Ils contournèrent les éboulis en silence. Le froid mordait à travers les vêtements, mais ni l'un ni l'autre ne montrait de signe d'inconfort. C'était l'une des nombreuses choses qu'ils avaient en commun — cette capacité à ignorer les protestations du corps quand l'esprit était occupé ailleurs.

L'entrée de la cave se trouvait sous une plaque de tôle ondulée. Ashworth l'écarta, révélant un escalier de pierre qui s'enfonçait dans l'obscurité.

« Après vous », dit-il.

Voss descendit sans hésiter. Un homme moins averti aurait pu y voir de la confiance. Mais la vérité était plus simple : si Ashworth avait voulu le tuer, il l'aurait fait depuis longtemps. Et puis, que restait-il à perdre ?

Sous les ruines, même heure

La cave avait survécu aux bombardements. Voss le comprit dès qu'il atteignit le bas des marches : les murs étaient intacts, les voûtes solides. Quelqu'un avait disposé des bougies sur une caisse de munitions vide, créant un cercle de lumière tremblotante au centre de la pièce.

William Crane se tenait près d'une colonne, fumant une cigarette dont la braise rougeoyait dans la pénombre. Américain jusqu'au bout des ongles — cheveux coupés court, mâchoire carrée, regard direct. Il avait été officier de l'OSS pendant la guerre, l'un des rares à avoir travaillé directement avec les réseaux de résistance allemands.

« Messieurs », dit-il en guise de salut.

Ashworth descendit les dernières marches et épousseta son manteau d'un geste méticuleux.

« Je constate que vous avez apporté le confort américain, Crane. Des chaises auraient été les bienvenues. »

« On fait avec ce qu'on a. » Crane écrasa sa cigarette contre la pierre. « Bon, on peut commencer ? J'ai un avion pour Francfort dans quatre heures. »

Voss s'avança dans le cercle de lumière. Son visage, éclairé par en dessous, ressemblait à un masque de théâtre — les pommettes saillantes, la cicatrice sur la joue gauche, les yeux gris-bleu qui ne cillaient jamais.

« Avant de commencer, dit-il, je veux que vous compreniez une chose. Ce que nous allons décider ici ce soir... il n'y aura pas de retour en arrière. »

« Nous savons pourquoi nous sommes là », répondit Ashworth.

« Vraiment ? » Voss laissa le silence s'installer. « Vous pensez que nous sommes ici pour créer une nouvelle agence de renseignement. Un service qui travaillerait pour les trois puissances occidentales. C'est bien cela ? »

Crane fronça les sourcils. « C'est ce dont nous avons discuté à Vienne le mois dernier. »

« À Vienne, nous avons discuté des symptômes. Pas de la maladie. » Voss fit quelques pas, ses semelles crissant sur les débris de plâtre. « Vous êtes ici parce que vous avez compris ce que vos supérieurs refusent de voir. La guerre n'est pas finie. Elle n'a fait que changer de forme. »

« Les Soviétiques », dit Ashworth. Ce n'était pas une question.

« Les Soviétiques. Les Américains. Les Britanniques. Les Français. Tout le monde. » Voss se retourna pour leur faire face. « Dans dix ans, peut-être vingt, le monde sera divisé en deux blocs. Et ces deux blocs passeront leur temps à se menacer de destruction mutuelle. Des millions de vies suspendues à la décision d'un homme — un président américain, un secrétaire général soviétique — qui pourra, d'une signature, déclencher l'apocalypse. »

Le silence qui suivit était épais comme le brouillard sur l'Elbe.

« Vous ne nous apprenez rien, dit finalement Crane. C'est pour ça que nous devons renforcer nos services. Mieux comprendre les Russes. Les devancer. »

« Les devancer ? » Un sourire sans joie étira les lèvres de Voss. « Monsieur Crane, j'ai passé la guerre à observer vos services. L'OSS, le MI6, même l'Abwehr dont je faisais partie. Savez-vous quel est leur point commun ? »

Crane ne répondit pas.

« Ils sont tous paralysés par leur allégeance. Chaque information est filtrée par les intérêts politiques du moment. Chaque opération est compromise par des considérations électorales, diplomatiques, bureaucratiques. Les hommes qui savent la vérité ne peuvent pas agir, et ceux qui peuvent agir ne connaissent pas la vérité. »

Ashworth alluma une cigarette. La flamme de son briquet éclaira brièvement son visage pensif.

« Ce que vous proposez... »

« Ce que je propose est simple. » Voss s'approcha de la caisse aux bougies et y posa les mains à plat. « Nous créons une organisation qui n'a pas d'allégeance nationale. Pas de drapeau. Pas de gouvernement à satisfaire. Une organisation qui répond à une seule question : comment empêcher la prochaine guerre de détruire l'humanité ? »

« Une agence apatride », murmura Ashworth.

« Appelez-la comme vous voulez. Je l'appelle une nécessité. »

Crane secoua la tête. « C'est de la folie. Une organisation sans contrôle gouvernemental ? Qui déciderait de ce qui est acceptable ? Qui tracerait les limites ? »

« Nous. » Le mot tomba comme un verdict. « Nous, et ceux que nous choisirons après nous. Des hommes et des femmes qui ont vu ce que le nationalisme aveugle peut produire. Des gens qui n'ont plus d'illusions sur la nature humaine, mais qui refusent d'accepter l'extinction comme seule alternative. »

Le silence revint, plus lourd encore.

Une heure plus tard

Ils avaient discuté. Argumenté. Crane avait soulevé des objections — le financement, le recrutement, la sécurité. Ashworth avait posé des questions sur la structure, la hiérarchie, les protocoles. Voss avait répondu à chacune avec une précision qui suggérait des mois de réflexion.

Mais c'était le moment présent qui comptait. Les trois hommes se tenaient autour de la caisse, leurs ombres dansant sur les murs de la cave.

« Il y a une dernière chose », dit Voss.

Il sortit de sa poche intérieure une liasse de documents jaunis et la posa sur le bois.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Crane.

« L'acte de naissance de notre organisation. Ou plutôt, son capital initial. »

Ashworth prit les documents et les examina à la lumière des bougies. Son visage, d'ordinaire impassible, trahit une surprise fugace.

« Ce sont... des titres de propriété. Des coffres bancaires en Suisse. Des comptes numérotés. »

« Huit cent quarante-sept millions de dollars, précisa Voss. En or, en œuvres d'art, en diamants industriels. Le trésor de guerre du Reich. Ou du moins, la partie que j'ai pu soustraire avant que les Soviétiques n'arrivent. »

Crane arracha les documents des mains d'Ashworth.

« Vous avez volé le trésor nazi ? »

« J'ai récupéré ce qui aurait de toute façon été pillé par les vainqueurs. La différence, c'est que cet argent servira à quelque chose d'utile. »

« Utile ? » La voix de Crane monta d'un cran. « C'est de l'argent taché de sang ! De l'or arraché aux dents des morts ! »

Voss soutint son regard sans broncher.

« Oui. C'est exactement ce que c'est. Et c'est pourquoi il doit servir à empêcher que cela ne se reproduise. Vous préférez qu'il finisse dans les coffres du Kremlin ? Ou qu'il finance la reconstruction d'usines d'armement américaines ? »

Le silence qui suivit fut le plus long de la soirée.

Ce fut Ashworth qui le rompit.

« Il a raison, Crane. L'argent n'a pas de mémoire. Seul compte l'usage qu'on en fait. »

Crane fixait toujours Voss, ses poings serrés le long du corps. Puis, lentement, la tension quitta ses épaules.

« D'accord. Mais je veux que ce soit clair : si jamais cette organisation trahit ses principes, si elle devient ce qu'elle est censée combattre, je la détruirai moi-même. »

« Je n'attendais pas moins de vous », répondit Voss.

Il tendit la main. Après une hésitation, Crane la saisit. Puis Ashworth posa la sienne sur les leurs.

« Comment allons-nous l'appeler ? » demanda le Britannique.

Voss regarda autour de lui — les murs de pierre, les décombres au-dessus de leurs têtes, les ombres qui les enveloppaient.

« Dans les services, dit-il, quand on parle d'une organisation qu'on ne peut pas nommer, on dit simplement "la Compagnie". »

Ashworth hocha la tête.

« La Compagnie. Soit. »

Et dans cette cave de Berlin, sous les ruines d'un monde qui avait failli tout détruire, trois hommes scellèrent un pacte qui allait façonner les quatre-vingts années suivantes.

Aucun d'eux ne savait encore à quel point.

CHAPITRE 2

Le Pacte

Berlin, 13 mars 1947

L'aube se levait sur Berlin quand ils émergèrent de la cave. Une lumière grise, malade, qui peinait à percer les nuages de suie encore suspendus au-dessus de la ville. Voss cligna des yeux, déshabitué à la clarté après ces heures passées sous terre.

« Il nous faut un lieu », dit Ashworth en boutonnant son manteau. « Quelque part hors d'atteinte des services. »

« La Suisse », répondit Voss. Il avait déjà réfléchi à la question. « J'ai des contacts dans le canton de Zoug. Une propriété discrète, loin des regards. Les Suisses ne posent pas de questions tant qu'on paie ses impôts. »

Crane alluma une cigarette, le regard perdu sur les ruines environnantes.

« Et le recrutement ? On ne peut pas faire tourner une organisation avec trois personnes. »

« Nous commencerons petit. Un agent de confiance chacun. Pas plus. Les réseaux viendront avec le temps. »

Ils se séparèrent au coin de la Wilhelmstrasse — Ashworth vers le secteur britannique, Crane vers l'aérodrome de Tempelhof, Voss vers une pension miteuse du quartier de Wedding où il vivait sous une fausse identité depuis la fin de la guerre.